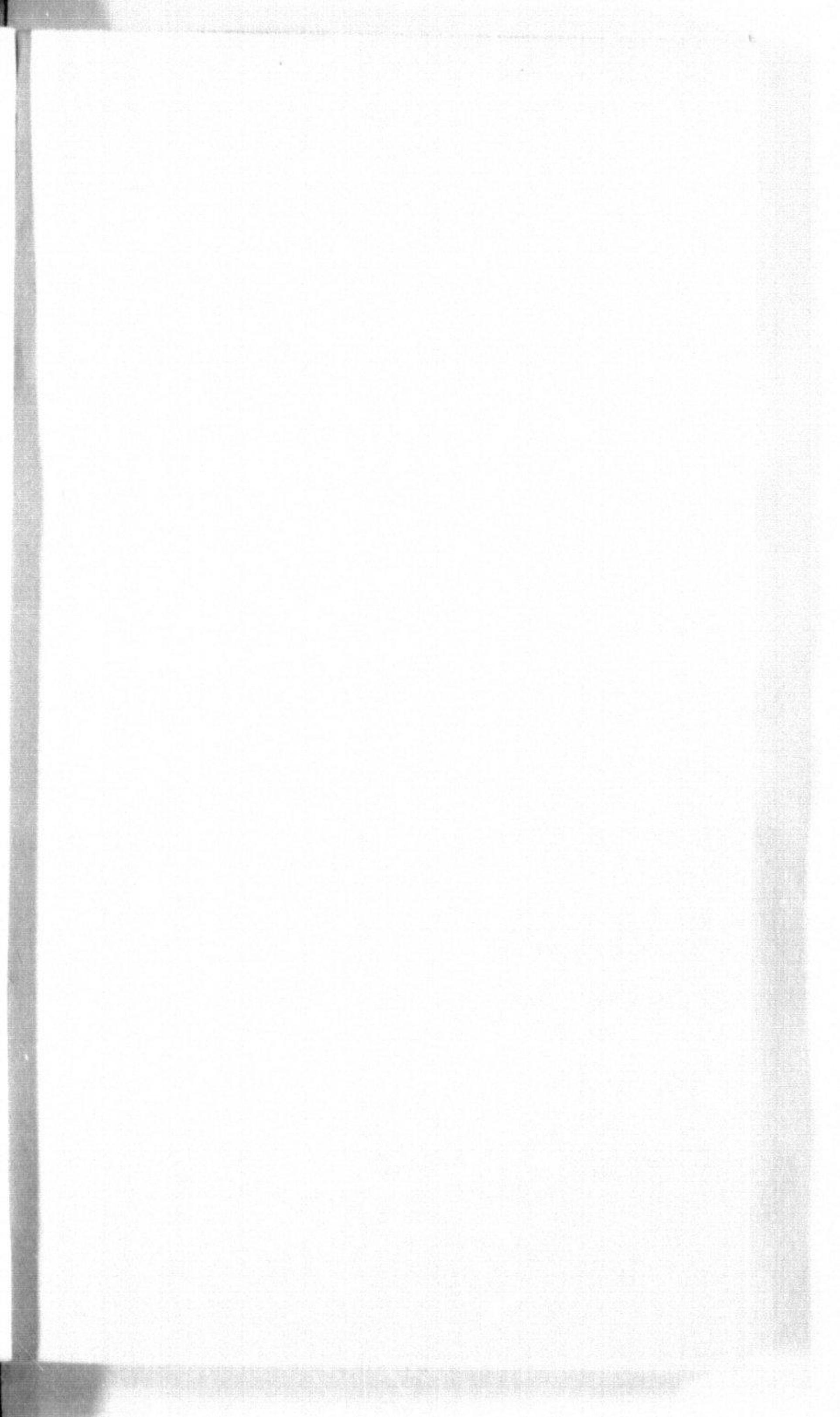


INVENTAIRE

Y⁵⁰⁰¹⁹

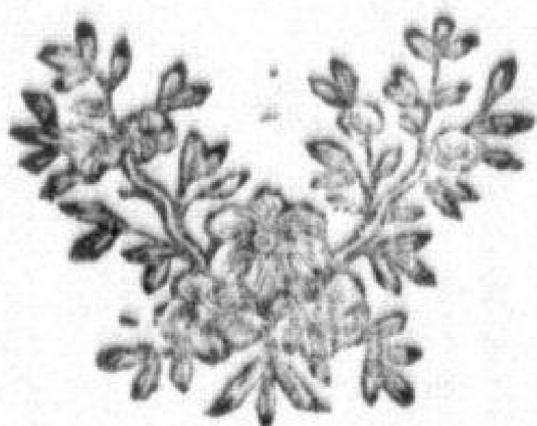






LE
NOUVEAU
CONTINENT,
CONTÉ,

*Par une Dame Angloise, Auteur des
Aveux d'une Femme Galante.*



A L O N D R E S,

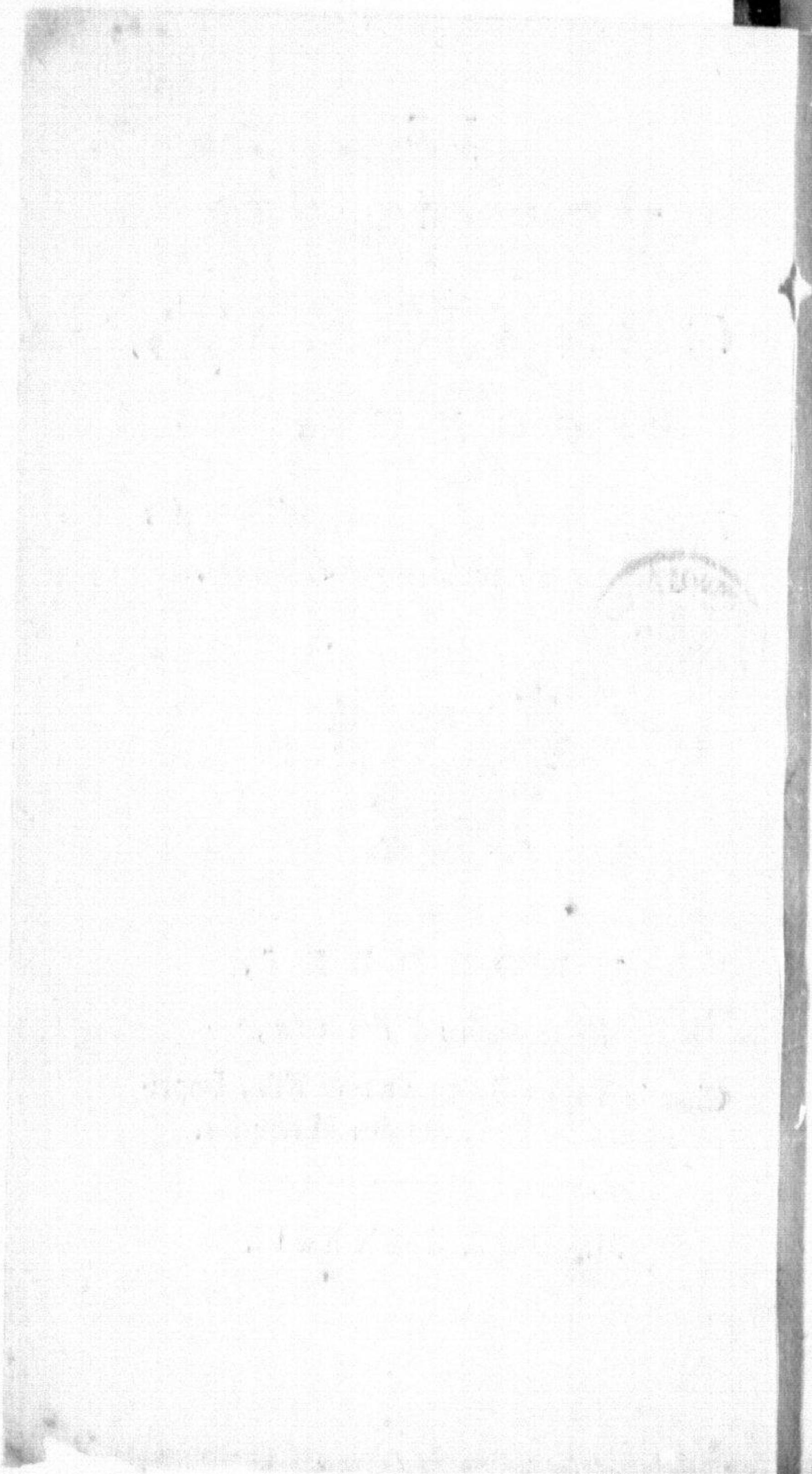
Et se trouve à PARIS,

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

M. DCC. LXXIII.

Y^a

56619



R E P O N S E

A

M. LE BARON TLEM...

EN vérité, mon cher Baron, il faut que vous ayez l'esprit bien mal fait ! Comment est-il possible que vous ayez de pareilles idées ? Quoi ! tout de bon, vous croyez que la Princesse Amérina n'est autre que l'Amérique Septentrionale ? Vous vous figurez que l'Angleterre est désignée sous le nom de *Bionalbo*, pere de la Princesse : vous n'y songez donc pas ? Examinez bien l'ouvrage ; quand vous y aurez bien réfléchi, vous conviendrez que cette prétendue allégorie n'est que ce que j'ai voulu qu'elle

fût. N'allez pas sur-tout répandre dans le Public des bruits que je ferai forcée de défavouer hautement. Je veux bien vous pardonner en faveur de notre amitié, mais n'y retournez pas.





LE
NOUVEAU
CONTINENT.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANNÉE 1660, un Navigateur Anglois projetta des découvertes vers le pôle *Antarctique*. Au quatre-vingt-deuxième degré de latitude une temête affreuse l'atteignit ; il fit naufrage ; une partie de l'équipage périt dans les flots, une autre se sauva

A

dans une isle de la mer Pacifique , & lui - même fut jetté sur une côte déserte.

Après une marche de quelques jours dans un pays aride , il arriva dans une plaine très-bien cultivée ; il y rencontra plusieurs habitans : leur maintien n'avoit rien de sauvage ; ils étoient doux & prévenans ; ils exerçoient l'hospitalité avec grace & bonté. Ils s'empresserent à lui faire oublier son malheur , & le retinrent pendant bien des années parmi eux.

On lui apprit que le vaste Continent qu'ils habitoient étoit peuplé d'un grand nombre de nations policées , gouvernées par des *Fées* & des *Génies* : mais ce qui le surprit davantage , fut l'analogie de leurs mœurs avec les nôtres , tant il est vrai que par-tout les hommes se ressemblent.

Pendant son séjour dans ces régions inconnues , il arriva une aventure qui occupoit les plus grands hommes de ce nouveau Continent. La voici copiée d'après ses Mémoires.



C H A P I T R E I I.

Histoire de la Princesse Amerina.

UN des Génies régnans dans ce nouveau Continent, avoit trois fils & une fille.

Biancalino, l'aîné, étoit fier, intrépide, emporté, mais généreux.

Piçoni, le second, étoit orgueilleux & fin.

Landerino, le cadet, & le plus aimable, n'osoit trop manifester son caractère; ses Gouverneurs l'avoient toujours traité avec beaucoup de rigueur. Son pere, & ses freres ne l'aimoient pas; on croyoit cependant communément que ce Prince avoit du mérite.

La Princesse *Amerina* avoit des graces & de la beauté ; ses malheurs la faisoient préférer *Landerino* à ses autres freres ; ils se plaignoient quelquefois ensemble , & cherchoient des consolations dans leur amitié. Parmi les *Génies* de ce vaste Continent , il y en a quelques-uns dont le pouvoir est absolu ; d'autres n'ont qu'une puissance limitée. *Bianalbo* , pere d'*Amerina* , est de ce nombre.

Un Oracle força le Génie à vouer sa fille au célibat. Pendant la grossesse de la Fée , sa femme , ils allerent ensemble consulter l'Oracle. Il leur prédit la naissance d'une Princesse , » qui se rendroit un jour formidable par son mariage avec un » Prince tributaire du Génie ; mais » que cette union le dépouilleroit » d'une partie de ses États ».

Cette menace inquiéta le *Génie* ; il en fit part à son amie la Fée *Dis-simulée* ; elle le rassura , & lui promit son secours.

Au moment de la naissance d'*Amerina* , elle mit à l'enfant une ceinture magique ; qu'elle attacha avec un cademat. Te voilà maintenant à l'abri de la menace de l'Oracle , dit-elle au *Génie* , ta fille ne pourra te nuire , que lorsque trois autres puissans *Génies* d'accord la protégeront & lui arracheront cette fatale ceinture.

Trois *Génies* d'accord ! ce phénomène ne s'est jamais vu dans notre hémisphère. Je ne crains plus rien , Madame , lui dit Bianalbo. Il reprit sa tranquillité naturelle , & vécut long-temps dans la plus grande sécurité.

CHAPITRE III.

*A*MERINA croissoit en beauté, son esprit se formoit, & la curiosité ne tarda gueres à lui faire naître de certaines réflexions.

Elle auroit voulu savoir l'usage de la ceinture. Souvent elle interrogeoit sa Nourrice ; mais *Collonide*, femme discrète ; éludoit ses questions ; elle connoissoit l'importance d'un tel secret, d'où dépendoit la gloire du Génie & la tranquillité publique.

La Princesse étoit encore insensible ; mais le moment fatal approchoit où elle alloit perdre son cœur & son repos.

Le Prince *Congrelino*, tributaire du Génie, vint se plaindre des Bia-

nalbins ; en toute occasion ceux - ci maltraitoient ses vassaux.

Le Génie assembla tous les Grands du Royaume , pour juger la cause de ses sujets , & les punir s'ils étoient coupables. Ils plaiderent si bien leurs droits , qu'ils forcèrent *Congrelino* & ses vassaux au silence.

Toute la Cour assistoit à cette assemblée ; les Dames n'épargnerent rien pour y paroître avec avantage ; *Amerina* les effaçoit toutes par sa bonne mine & ses graces naturelles : elle étoit grande & bien faite , la fraîcheur de la jeunesse éclatoit dans la vivacité de son teint ; ses yeux tendres & animés exprimoient tout-à-la-fois la langueur de l'amour & le feu du désir. Enfin , toute sa personne offroit l'attrait du plaisir , & la sensibilité de son cœur sembloit n'attendre que l'instant de s'y livrer.

Le Prince *Congrelino* avoit une figure trop distinguée pour ne pas produire ces impressions subites auxquelles on se livre de préférence aujourd'hui ; il attira les regards de toute l'assemblée ; les femmes se l'arrachèrent en secret , aucune n'eût rejeté ses hommages après un quart d'heure d'entretien ; il étoit aimable & avoit de l'esprit. Il ne vit que la Princesse ; elle n'eut des yeux que pour lui : une attraction subite rapprochoit leurs cœurs , sans qu'il leur fût possible de s'en défendre.

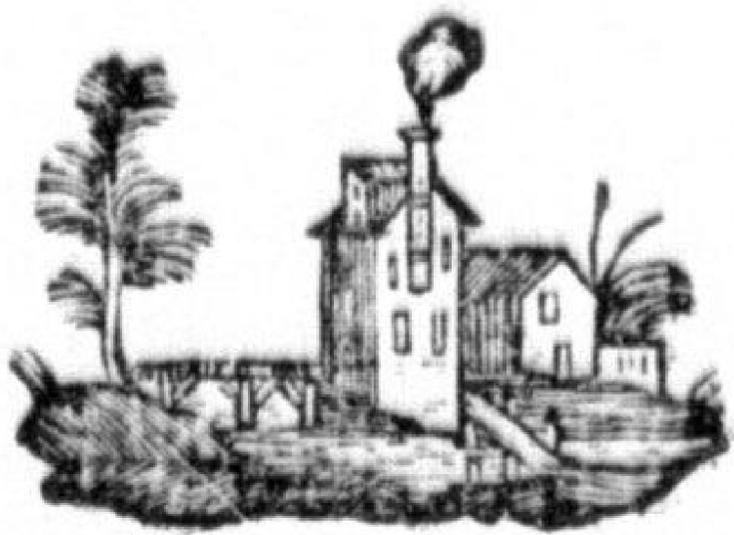
La Fée *Dissemblée* , quoique dans un âge où l'on n'inspire plus de desirs , avoit cependant encore toutes les prétentions d'une jolie femme. Depuis long-temps elle nourrissoit en secret une passion pour *Congrelino* ; malgré les avances qu'elle lui fai-

soit à chaque instant , il feignoit de ne pas s'en appercevoir. Ce jour elle redoubla d'importunités. *Congrelino*, tout occupé de la Princesse , ne fit aucune attention à la Fée , elle s'en aperçut , devint furieuse , traita fort mal la Princesse , & lui dit mille choses désobligeantes.

Amerina devina trop bien le motif de la Fée ; par prudence elle se retira dans son appartement , & ne s'en plaignit qu'à sa nourrice.

Quelle femme odieuse, *Collonide* ! mais je m'en vengerai. — Et de qui, *Madame* ? — De la Fée *Dissimulée*. — Elle est bien puissante. — Mes charmes surpassent son pouvoir... Mais ne pourrai-je jamais savoir pourquoi je porte cette vilaine ceinture ? elle m'en a plaisantée. — Nous en

parlerons un autre jour. Il est tard ,
le Génie chasse demain , vous l'ac-
compagnerez , si vous ne dormez pas ,
votre teint.... — Eh que me fait mon
teint ; ma ceinture m'occupe d'avan-
tage.



CHAPITRE IV.

LE lendemain , la Princesse sonna ses femmes avant le jour ; elle les impatienta par mille caprices. Ce fut la première fois qu'on lui connut ce défaut : elle aimoit & n'étoit pas heureuse.

Quand tout fut prêt , le Génie fit monter sa fille dans un char attelé de six chevaux , qu'elle conduisoit avec beaucoup d'adresse. Arrivés au rendez-vous , le Génie , ses fils , la Fée & *Congrelino* causerent un moment avec elle ; le Prince soupiroit , *Amerina* rougissoit , la Fée observoit , & tous trois ils eurent peine à cacher leur trouble.

On lança le cerf , la Cour se dis-

perfa ; *Amerina* ne pouvant fuivre avec fon char , coupa les routes de la forêt , pour fe trouver où étoit fon cher *Congrelino*.

Ses chevaux alloient vîte ; au tournant d'un chemin , elle voit la Fée & le Prince affis au pied d'un arbre. Auffi-tôt un froid mortel glace fon fang , fes yeux fe troublent , les guides lui tombent des mains ; le char heurte contre un tronc & renverfe la Princesse ; des cris perçans s'élevent de toutes parts , les femmes de fa fuite fe trouvent mal , & la Nourrice fe désole.

Le Prince & la Fée accourent à fon fecours ; l'une lui fait respirer des fels , tandis que l'autre la tient dans fes bras ; on croit que le dernier moyen fut le plus efficace.

Sur ces entrefaites arrive le Génie & toute la Cour ; les femmes repren-

nent leurs forces ; on retourne au palais, on couche la Princesse, & l'on ne s'entretient dans les cercles que de son accident & de sa ceinture.



CHAPITRE V.

COMBATTUE sans cesse entre la jalousie, l'amour & son devoir, la Princesse passoit des jours entiers à pleurer ; une situation aussi pénible devoit finir, ou elle y succomboit.

Elle se décide à confier son secret à *Collonide*. Puis-je compter sur toi, lui dit-elle un jour ? — Pouvez-vous douter, Madame, de mon attachement ? — Non, chere *Collonide*. Hélas ! je n'ai plus d'espoir qu'en ta tendresse ; si tu m'aimes ! . . . — Si je vous aime, Madame ! mon sang, ma vie vous le prouveront. — Je ne demande qu'un peu d'indulgence ; fais moi parler . . . à . . . — Au Génie ? j'y cours . . . — Hé non,

ma chere amie au — J'entends , au Prince *Congrelino*. — Tu me devines : mais comment l'introduire ici , sans que mon pere ou ma gouvernante s'en apperçoivent ? Tu connois leur sévérité ? — Laissez-m'en le soin ; je vous promets que vous le verrez ce soir.

Une Nourrice est d'un grand secours à une Princesse infortunée.

Collonide se rendit déguisée au palais du Prince. Fais-moi parler à ton maître , dit-elle au Confident , j'ai un secret important à lui communiquer.

Elle obtint aisément audience ; les Princes sont aussi curieux que les femmes.

Rendez - vous sur la terrasse du Palais vers minuit , Seigneur , lui dit-elle mystérieusement ; foyez discret ;
je

je ne puis vous en dire davantage , le reste s'éclaircira.

Congrelino , transporté de joie , s'y rendit à l'heure marquée. Au bout de quelques minutes une porte s'ouvrit ; une femme enveloppée d'une mante le prit par la main , & le conduisit à la lueur d'une lanterne sourde , au bas d'un escalier dérobé ; elle l'y fit attendre , & se retira.

Un Prince jeune & passionné s'impatientement aisément. *Collonidene* retournoit pas ; il eut des soupçons , & craignit que dans cette aventure il y eût plus de plaisanterie que d'amour. Sa feinte indifférence avoit indisposé plusieurs femmes du palais contre lui ; peut-être étoit-ce le moment qu'elles s'en vengeoient.

Il alloit se retirer , lorsque la même femme revint , le prit par la main ,

B

& l'introduisit dans un fort bel appartement. Une femme assise sur un sofa se couvrait le visage d'un mouchoir : il l'approche en tremblant. Quel fut son étonnement , quand il reconnut la belle *Amerina* : l'amour , la reconnaissance l'empêcherent de parler. N'abusez pas d'une si grande faveur , *Congrelino* , lui dit la Princesse en rougissant. — Puis-je en croire mes yeux , répond-il en se jettant à ses pieds. — Hélas ! je sens l'inconséquence d'une telle démarche. . . . — Regretteriez-vous tant de bonté ? Ah Madame ! laissez-moi jouir un moment de mon bonheur. — Je vous ai fait venir ici pour vous gronder. — Moi , Madame ! de quoi suis-je coupable ? — Vos soins pour une femme que je hais me déplaisent ; vous aimez la Fée *Dissimulée*. — Moi !

ah dieux ! Si j'osois avouer les sentimens de mon cœur ; si j'osois nommer celle qui me captive , elle est digne des hommages de l'univers. Depuis le moment fatal que je l'ai vue , mon cœur brûle pour elle de l'amour le plus tendre ; son image s'y retrace sans cesse avec des traits de feu. Ah Madame ! m'est-il permis de la nommer ? — Je vous en conjure. Le Prince lui fera tendrement la main ; elle ne comprit rien à cet aveu tacite. Vous hésitez , lui dit-elle , nommez la donc. — Quand on a vu la belle *Amerina* , peut-on porter d'autres chaînes que les siennes : oui , Madame , je vous aime , & suis d'autant plus malheureux , que je n'ose me flatter de retour. — Ah Prince ! ma démarche ne vous prouve-t-elle pas.

J'entends du bruit, s'écria Collonide!

faites retirer le Prince , Madame ,
ou nous sommes perdues. Il baïsa
plusieurs fois la main de la Prin-
cesse , qui lui promit de le revoir le
lendemain.



CHAPITRE VI.

ON s'étonnera peut-être qu'une jeune Princesse accorde aussi facilement des rendez-vous : mais l'éducation chez ce peuple est différente de la nôtre : les enfans y sont élevés dans les principes de la franchise. Sans la rigueur du Génie envers sa fille, *Amerina* n'eût jamais eu besoin de détours pour faire connoître à son amant les sentimens qu'il lui avoit inspiré : on n'y abuse pas d'un pareil aveu ; la vertu y est le guide du cœur, & l'honneur y met un frein aux desirs illégitimes. Cette réserve, que nous regardons souvent comme la suite d'une bonne éducation, n'est quelquefois que l'art de mieux

féduire , ou de cacher sous un maintien modeste , les raffinemens d'une coquetterie dangereuse : tout cela est inconnu chez ce peuple.

La Princesse n'avoit reçu d'autres principes que ceux-ci :

» Soyez honnête , sensible & fran-
 » che , lui répétoit sans cesse sa gou-
 » vernante ; étudiez les devoirs de
 » votre rang ; n'oubliez jamais la
 » modestie de votre sexe ; ne faites
 » aucune action que celles dont vous
 » ne pourrez point avoir à rougir ,
 » & que vous puissiez avouer sans
 » crainte ; que la générosité & la
 » reconnoissance soient les guides
 » de votre cœur ; elles sont la source
 » de toutes les autres vertus ».

La Gouvernante , femme honnête , discrète & prudente , étoit plus savante qu'aimable ; elle avoit présidé à plus d'une éducation. Cette

place importante n'avoit été occupée avant elle que par des personnes du plus grand mérite ; elle avoit donné en tout temps de si grandes preuves de capacité , qu'on n'hésita pas à l'en revêtir. Elle cultivoit avec succès les sciences les plus abstraites ; la philosophie , les mathématiques , la physique expérimentale & la broderie du tambour occupoient tous ses loisirs : elle n'avoit pas le temps de moraliser sans cesse son élève , & de l'ennuyer par de long discours ; elle favoit d'ailleurs que ces morceaux d'éloquence s'oublent à la première occasion , & qu'ils ne sont bons que dans un livre.

Mais je m'écarte de mon sujet , reprenons-le bien vite.



CHAPITRE VII.

LE rendez-vous avoit fait oublier au Prince qu'il soupoit ce soir chez la Fée. L'impatience de celle-ci ne lui permit pas d'attendre qu'il vint s'excuser, elle envoya Céphise sa confidente pour s'informer d'une conduite aussi singulière. Elle entra dans le moment où Congrelino, tout préoccupé d'un rêve, nomma plusieurs fois la Princesse. La confidente l'entendit; elle eut des soupçons; ils se confirmèrent lorsque le Prince refusa de se rendre chez *Dissimulée*.

» Des affaires m'ont empêché de
» la voir hier, lui dit-il, je ne serai
» pas plus heureux aujourd'hui, une
» partie de campagne avec les
Princes,

» Princes , me retiendra fort tard
 » dans la nuit ; témoignez - lui mes
 » regrets , je réparerai mes torts un
 » autre jour ».

Céphise se retira peu satisfaite ,
 communiqua ses soupçons à la Fée ,
 & lui fit entrevoir qu'elle avoit une
 rivale. *Diffimulée* sourit amèrement ,
 ordonna qu'on apprêtât son char , &
 se rendit au palais.

Elle entra chez le Génie au mo-
 ment que les Princes & la Princesse
 s'y rendoient de leur côté. Elle em-
 brassa celle-ci , lui témoigna plus
 d'amitié qu'à l'ordinaire ; puis tout-
 à-coup se tournant vers Biancalino :
 A quelle heure partez-vous pour la
 campagne , lui demanda-t-elle ? —
 Je n'y vais pas Madame. — Vous
 faites en vain le mystérieux ; tout le
 monde n'est pas également discret :
 Congrelino m'a tout dit , il y va

avec vous. — Je vous assure que c'est une plaisanterie. — Ah! vous ne voulez pas qu'on sache que vous y allez en partie. . . . *Amerina* n'y tint plus, son trouble faillit de tout découvrir; elle demanda la permission de se retirer. La Fée fut convaincue qu'elle étoit sa rivale; dès ce moment elle médita sa perte & celle de Congrelino.

De retour dans son appartement, la Princesse s'abandonna dans les bras de sa Nourrice, à la plus vive douleur: elle croyoit que son amant la trompoit, qu'il sacrifioit à une partie de plaisir le rendez-vous qu'ils avoient ensemble le soir. Collonide la rassura, & lui promit de s'éclaircir de ce mystère.

Le Fée mit en usage toutes ses ruses, pour découvrir l'intrigue entre les deux amans. Elle y réussit aisé-

ment ; ils étoient trop épris l'un de l'autre pour être bien circonspects.

Le Prince se rendit le soir à la terrasse ; la Fée le suivit sous la forme d'un chat : elle fut témoin de la précaution qu'on ufoit pour l'introduire dans le palais.

Aussitôt elle reprend sa forme ordinaire ; passe chez le Génie, l'instruit de tout, & se rend accompagnée de lui & de ses trois fils dans l'appartement de la Princesse.

A leur approche, un bruit épouvantable fait retentir tout le palais ; ils entrent chez *Amerina*, & la trouvent évanouie dans les bras de son amant. Le Génie arracha Congrelino d'auprès de sa fille, le fit charger de chaînes, & l'envoya dans la tour d'airain.

La Gouvernante accourt, tenant d'une main une sphère, & de l'autre

un papier. Que faites - vous , Madame , lui dit le Génie en courroux ? — Je résouds un problème, Seigneur. — Il vaudroit mieux que vous fissiez plus d'attention à ce qui se passe autour de vous ; ma fille résout ici un problème qui ne me convient pas ; est-ce là l'exemple que vous lui donnez ? — Je ne désapprouve pas , Seigneur , que la Princesse s'applique , & qu'elle choisisse l'heure du silence pour se livrer à l'étude. — Qu'appellez - vous , Madame ? Il ne s'agit pas ici d'étude. Voyez ce jeune homme qu'on emmene là bas ; voilà l'étude à laquelle elle s'applique avec tant d'ardeur ; je l'ai surpris à ses pieds. Apprenez à mieux garder votre Éleve , ne l'exposez plus à une autre chute. Pour vous en éviter l'occasion , je vous ordonne d'accompagner la Princesse à la citadelle. Collonide , suivez ces Dames.

On les emmena dans l'instant même, sans qu'il leur fût permis de se justifier. La Gouvernante regretta son cabinet de sciences : la Nourrice se désola de se voir si près de la Gouvernante, & la Princesse fut inconsolable d'être privée des doux entretiens de son cher Congrelino.



CHAPITRE VIII.

LA colere de la Fée vint autant d'un refus du Prince , que de la certitude d'avoir une rivale. Une Fée surannée pardonne plus difficilement qu'une autre l'outrage fait à ses charmes.

L'emprisonnement du Prince fit renaitre son espoir. Elle conçut le dessein de le subjuguier par la ruse ; elle fit adoucir sa prison , le visita souvent, tâcha d'ébranler sa constance par les plus belles promesses , & n'omit rien pour réussir.

Au bout de quelque temps , le Génie fut moins rigoureux envers sa fille. Il lui donna des livres , entre autres *l'art de se laisser vexer sans se plaindre* ; ouvrage qu'il lui recom-

mandoit de bien étudier : & pour les momens de récréation , on lui donna sa boîte à perfler : il permit auffi à la Gouvernante d'achever un fameux traité de politique , qui n'étoit encore qu'ébauché. Ce traité , auffi curieux qu'utile , fut destiné pour l'usage de tous les Génies de ce vaste Continent ; peu en avoient befoin , mais il pouvoit fervir dans la fuite des temps ; il ne faut répondre de rien.

La Nourrice eut la permission de fe promener dans l'enceinte du fort , & de causer avec les sentinelles.

Cependant , *Dissimulée* ne fit pas de grands progrès auprès du Prince ; il étoit inébranlable : elle s'avifa d'un stratagème qui faillit avoir du succès.

Un jour qu'elle causoit familièrement avec lui , elle lui révéla le secret de la ceinture magique. Tu ne posséderas jamais *Amerina* , lui dit - elle , fans

mon consentement ; renonces à présent à la fidélité que tu lui a promise si légèrement ; je te promets que je te l'accorderai un jour : je te ramènerai dans tes États , je t'y comblerai de biens ; tu ne te repentiras pas de m'avoir aimé : si tu t'obstines , les plus grands malheurs t'accableront , *Amerina* gardera la ceinture toute sa vie , & tu la perdras pour toujours.

Il combattit , hésita , & demanda huit jours pour se décider.



CHAPITRE IX.

CONGRELINO ne put se résoudre à consentir aux propositions de la Fée ; le moment fatal approchoit , il n'avoit encore rien décidé. La porte de la prison s'ouvre , il n'ose regarder , la haine lui fait fermer les yeux , il attend son arrêt en tremblant ; mais quelle fut sa surprise , au lieu d'entendre la voix de sa persécutrice ; une voix douce & agréable lui prononça ces mots : » Ne crains rien , » je suis ton amie ». Il regarde & voit une femme dont la beauté lui parut céleste ; la jeunesse & la bonté étoient empreintes sur sa figure ; elle lui tendit la main. Tu ne me connois pas , Congrelino , lui dit-elle ; je suis la

Fée Prudente ; je te délivrerai des ruses de ma plus cruelle ennemie ; ma puissance surpasse la sienne ; suis-moi ; tes persécutions sont à leur fin ; tu t'uniras un jour à la belle *Amerina*, mais ce ne sera qu'après bien des fatigues qu'elle essuiera à ton sujet ; trois puissans Génies la protégeront & la délivreront de sa ceinture : ne perdons pas de temps en vains remerciemens ; ton ennemie va venir , prends cet étui , il te garantira de sa malice. Sortons.

Elle embarqua le Prince dans une chaloupe , qui le conduisit heureusement dans ses États. Il fit le trajet en peu de temps , quoiqu'il eût des mers immenses à traverser. Tel est le pouvoir de la *Fée Prudente*.

Elle se rendit aussitôt à la citadelle, traversa les cours sous la forme

de la Fée *Diffimulée*, & se présenta comme telle chez la Princesse.

Amerina fit un cri d'effroi en la voyant. Pourquoi di cette frayeur, lui dit-elle ; je viens vous annoncer de bonnes nouvelles : vous serez libre avant deux jours. Allez, Madame la Gouvernante, chez le Génie, il vous attend ; les gardes sont prévénus de votre sortie. Vous, *Collonide*, restez avec la Princesse.

Quand elles furent seules, *Pru-dente* reprit sa forme ordinaire. *Amerina* surprise, recula d'étonnement, *Collonide* ne dit mot ; elle avoit vue quelquefois la Fée chez le Génie *Bianalbo*.

Qui êtes vous, Madame, lui demanda la Princesse respectueusement ? Vous paroissez prendre un vif intérêt à mon malheur ?

Tu ne te trompes pas, belle *Amerina* ; il est permis à ton âge de ne pas connoître la Fée *Prudente* ; on ne voit rarement à la Cour de ton pere ; depuis que la Fée *Diffimulée* y jouit de sa confiance , je l'ai quittée. Triste aveuglement ! ne s'apperçoit-il pas qu'elle le perd ? Il est temps de te délivrer de la tyrannie de cette femme malicieuse. Le destin t'accorde un avenir heureux ; mais pour en jouir, tu es exposée à bien des travaux ; tu dois implorer la protection de trois Génies , ils t'enleveront la fatale ceinture , te conduiront dans les États de Congrelino , t'uniront à lui ; mais ce ne sera qu'après bien des fatigues.

Cependant si toutes ces difficultés t'effrayent , tu es libre d'y renoncer, tu garderas ta ceinture , & tu vivras tristement éloignée de Congrelino. — Il n'y a rien que je ne fasse pour

m'unir à lui , Madame ; ordonnez , je vous obéirai.

La Fée lui donna un patapouf , qui contenoit une bouffole. Ce bijou , lui dit-elle , dirigera la route que vous devez suivre , en vous rendant chez les Génies vos protecteurs ; l'aiguille aimantée s'arrêtera , quand vous arriverez à l'endroit indiqué par le destin , & reprendra son mouvement , lorsque vous en partirez : portez-le au col , il vous servira d'ornement.

Voici une jarretiere , vous l'attacherez à la jambe gauche ; tant que vous la porterez , *Diffimulée* n'aura qu'un foible pouvoir sur vous : si vous la perdez , vous éprouverez les plus grands malheurs.

Prenez cette coquille de noix , jetez-la dans la premiere riviere que vous verrez.

Vous allez entreprendre de longs voyages, ne vous rebutez pas, il n'y a que la persévérance qui conduise au port.

La Nourrice, transportée de joie, se confondit en remercimens; Amerina embrassa plusieurs fois la Fée. Sortons, lui dit celle-ci; vous n'avez pas de temps à perdre; suivez fidèlement mes conseils, & ne vous inquiétez pas du reste.

Elle reprit la forme de *Dissimulée*, emmena les deux prisonniers, & les conduisit jusqu'à l'entrée d'un bois.



CHAPITRE X.

IL étoit tard, la nuit étoit obscure, & la Princesse avoit peur.

Si nous avions mon Page & ma Gouvernante, dit-elle à Collonide. — Passe pour votre Page, Madame; mais votre Gouvernante, elle nous feroit très-incommode. Depuis notre emprisonnement, elle ne décesse de nous moraliser. A chaque auberge où nous nous arrêterions, elle nous feroit au moins un sermon; & ma foi, Madame, il est très-ennuyeux d'entendre de longs discours, quand on a faim, & que l'on est fatiguée. — Mais vous ne considérez pas que mes voyages deviendroient doublement utiles: je m'instruirois chemin faisant,

& j'arriverais toute favante chez les Génies que le destin m'oblige de voir. — J'entends, Madame, vous acheveriez votre éducation pendant la route.

Elles s'entretinrent ensemble de semblables discours. *Amerina* soupiroit beaucoup ; la Nourrice s'en apperçut. Pourquoi, lui dit-elle affectueusement, vous affliger ? Vous reverrez bientôt le Prince Congrelino. — Hélas ! Collonide, ce n'est pas lui qui m'occupe : mon pere ! mes freres ! que direz-vous en apprenant ma fuite ? que diront les Bianalbins ? qu'en penseront les autres peuples ? Il est cruel, pour une fille bien née, d'annoncer publiquement sa foiblesse ; de chercher un appui pour obtenir l'objet aimé ; & de faire toutes les démarches. Ah ! Collonide, ah ! Congrelino. ! . . . — Ne vous affligez pas,

pas , Madame ; votre destin ne l'ordonne - t - il pas ? Laissez - moi faire ; j'aurai soin de publier par-tout votre aventure ; je mettrai votre réputation à l'abri du reproche.

Elles arriverent au sommet d'une montagne ; les ténèbres couvroient encore la terre. Insensiblement la Nature se développoit , une foible clarté coloroit l'horizon ; peu à peu elle devint plus vive ; quelques rayons annonçoient une lumière plus éclatante ; tout-à-coup l'Orient parut enflammé , & dans l'instant s'offrit comme un éclair l'astre du jour. Les chœurs de mille oiseaux saluerent le Pere de la Nature , & succéderent au silence de la nuit. Un léger voile formé par la rosée couvroit les arbres & la verdure ; aux premiers rayons du soleil , il réfléchissoit une variété de couleurs innombrables ;

D

l'air exhaloit un parfum qui pénétoit les sens , & répandoit une fraîcheur charmante.

Ce spectacle majestueux transporta l'ame de la Princesse au - dessus des mortels. Ah ! Collonide , s'écria-t-elle ; peut-on être malheureux aussi long-temps qu'on jouit de tant de merveilles ; je me sens renaître..... — J'en conviens , Madame : mais voilà cette riviere tant désirée ; descendons ce sentier , & voyons la fin de notre aventure.

Après bien des fatigues , elles y arriverent. *Amerina* jetta sa coquille de noix dans l'eau ; aussi-tôt un navire parut qui les prit à son bord : l'équipage étoit leste & bien composé ; le Capitaine , homme galant & poli , demanda les ordres de la Princesse , son patapouf pointoit vers les États de la Fée *Courageuse*. On

mit à la voile ; leur navigation fut heureuse : tout le monde s'empressoit de la divertir & de lui faire oublier ses malheurs passés.



CHAPITRE XI.

LE Génie ne tarda pas à apprendre la fuite de sa fille. Surpris de voir la Gouvernante , il lui demanda qui l'avoit envoyée chez lui. Quand il fut que c'étoit par l'ordre de *Disfimplée* , il s'en étonna davantage. L'arrivée de la Fée découvrit tout le mystère : elle entra d'un air furieux. Je suis étonnée que vous donniez la liberté à Congrelino à mon insçu ; votre clémence dérange tous mes projets , lui dit-elle. — J'ignore qu'il est libre. — Je fors dans l'infant de sa prison , il n'y est plus. — Je vous proteste, Madame, que je ne vous comprends pas ; mais vous même venez de me surprendre : pourquoi n'avez-

vous envoyé la Gouvernante ? ==
 Moi ! Seigneur , je ne l'ai pas vue depuis le jour que vous l'envoyâtes à la citadelle. == J'entrevois du mystère ; allons chez ma fille ; éclaircissions-nous , Madame ; je crains des malheurs que vous n'avez pas prévu.

Ils apprirent bientôt que la Princesse & sa Nourrice étoient sorties ensemble. Le Génie consterné ne douta plus de la vérité , & qu'un pouvoir supérieur la protégeoit contre lui. » Tu m'a trompé , dit-il à *Diffimulée* ; je connois à présent l'impuissance de ton pouvoir. == J'avoue qu'une Fée a trompé ma vigilance ; mais ne te désespères pas , je te ramenerai ta fille. == Hé ! que me font tes vaines promesses ! Envoyons après elle ; peut-être l'atteindrons - nous ; peut-être n'est elle pas encore sortie de mes

» États ? n'épargnons rien pour la
 » ramener ; la douceur aura plus de
 » pouvoir que la rigueur : c'est toi
 » qui me conseilla d'être sévère ;
 » pourquoi t'ai-je écouté ? = Laisse-
 » moi le soin d'achever mon ouvrage,
 » *Amerina* te fera rendue malgré la
 » force du destin ». Elle monta dans
 son char , attelé de renards , & fendit les airs avec une rapidité étonnante.

Le Public fut bientôt instruit de l'évasion de la Princesse ; chacun la jugeoit à sa fantaisie ; on n'omit pas la circonstance de la ceinture : les uns blâmerent le Génie , & d'autres approuverent sa rigueur. Biancalino prit le plus de part à cet événement ; les deux autres Princes s'en occupèrent foiblement.



CHAPITRE XII.

APRÈS une navigation heureuse, Congrelino, de retour dans ses domaines, y fut reçu aux acclamations de tous ses vassaux. Quand ils apprirent ses mauvais succès à la Cour du Génie, la joie publique changea en une morne tristesse ; mais lorsqu'il leur raconta son emprisonnement, la fureur fit place à la douleur : ils vouerent une haine implacable aux Bianalbins, jurerent de ne leur plus payer de tribut, & rompirent tout commerce avec eux.

Le Prince profita de ce moment favorable ; il leur communiqua la promesse de la Fée *Prudente*. Mon union avec la Princesse rendra ce

Pays florissant, leur dit-il ; j'attends cet heureux événement du temps & de la protection de trois Génies.

L'espoir fit renaître la joie ; on fit des vœux publics , & chacun jouissoit d'avance d'un bonheur si grand.



CHAPITRE XIII.

LA Princesse arrivée chez la Fée *Courageuse*, le navire disparut.

Elle se fit annoncer chez cette Fée, aussi célèbre par son courage, que par ses autres vertus. Je viens, lui dit-elle en se jettant à ses pieds, implorer votre secours, & vos conseils, Madame; l'éclat de vos vertus brille jusqu'à la Cour du Génie Bionalbo, vous voyez à vos genoux la fille infortunée de ce grand Génie: sa rigueur & le destin m'arrachent des bras paternels, & me forcent à implorer la protection de trois Génies: j'ignore leur nom, votre sagesse découvrira peut-être le sens mystérieux de l'Oracle; il me promet un avenir heureux, lorsque je serai dé-

E

livrée d'une == On m'a parlée de votre malheur : levez-vous : votre fort m'interresse ; il me rappelle une aventure , j'étois bien près d'avoir aussi une ceinture : mon courage & l'amitié de votre pere m'en ont garantis. La reconnoissance ne me permet pas de vous accorder des secours contre lui : mais adressez-vous à la Fée *Magnifique* , elle vous apprendra les noms de vos protecteurs. *Amerina* alloit se retirer ; *Courageuse* la retint , l'engagea de passer quelques jours à la Cour , lui présenta son fils , & lui fit mille caresses.

Le Génie *Sublime* , fils de la Fée *Courageuse* , ne négligeoit aucune occasion de s'instruire ; il questionnoit la Princesse sur les mœurs , usages , manufactures , commerce , *culte* des *Bionalbins* : il écrivoit sur des tablettes les réponses d'*Amerina* ; le

foir il les rédigeoit, & fit des remarques utiles pour le bien de ses sujets. — C'étoit un Génie rare.

L'air de respect & de réserve qu'on observoit à la Cour surprit la Princesse ; on n'y voyoit pas cette familiarité insultante qu'on a dans quelques pays, ni cette curiosité incommode qui embarrasse souvent les étrangers.

Au bout de quatre jours, la Princesse prit congé de la Fée ; elles s'embrassèrent plusieurs fois, elle lui donna une lettre pour la Fée *Magnifique*, l'assura de sa *bienveillance*, & lui donna des preuves d'une parfaite estime.



CHAPITRE XIV.

COLLONIDE ne fut pas moins satisfaite que la Princesse, de l'accueil favorable de la Fée ; elle ne put se lasser d'en faire l'éloge. Convenez, Madame, lui dit-elle, que souvent malheur est bon à quelque chose. Sans votre *ceinture*, le Prince Congrelino, la citadelle, & la Fée *Prudente*, vous ne seriez peut-être jamais sortie de votre pays, vous auriez languï tristement dans le palais du Génie votre pere, vous n'auriez pas voyagé par terre & par mer ; vos charmes eussent été ignorés du reste de l'univers ; voilà bien des avantages que vous auriez perdus. Que fait-on ? quelque Prince plus aimable, ou plus puissant que Congrelino, peut avoir

des yeux comme lui ; un époux plus... car enfin... l'Oracle n'a pas nommé je crois celui qu'il vous destine ? == Ne me parles pas d'autre époux, Collonide, lui dit tristement la Princesse, tu fais que Congrelino me plaît, qu'il possède seul mon cœur, & nul autre n'obtiendra ma main. == Il ne faut répondre de rien, Madame ; à votre âge on change plus d'une fois... Non jamais, non Collonide ; je me sens capable de l'aimer toujours : == N'anticipons pas sur le temps, Madame ; débarrassons-nous bien vite de cette vilaine ceinture, les événemens dirigeront le reste. Tout en causant elles approcherent d'une grande ville nouvellement bâtie : des quais, des palais superbes annonçoient que c'étoit la capitale des États de la Fée. Un palais qui surpassoit en grandeur & en beauté

les autres, leur fit bientôt connoître que c'étoit celui de la Fée *Magnifique*. La voiture s'arrêta près d'un pérystite de jaspe ; le marbre & le porphyre s'offroit de toutes parts.

Est-ce ici que nous devons entrer, demanda Collonide à la Princesse ? Ma foi Madame, notre équipage est trop mesquin : nous n'oserons jamais nous présenter avec assurance : nous ferons mal reçues ; on nous prendra pour des aventurieres ; vous avez beau être la fille d'un grand Génie, c'est le premier coup d'œil, Madame, qui décide : ne vous exposez pas = N'ai-je pas ma lettre de recommandation.

Elles traverserent de longues colonnades qui conduisoient à des appartemens immenses ; l'or & l'azur annonçoient par-tout le faste & l'opulence : une foule d'hommes & de

femmes superbement vêtus s'y promenoient en attendant la Fée.

Amerina donna sa lettre à une Dame, & demanda d'être introduite chez *Magnifique* : elle fut admise l'instant d'après.

Approchez fille infortunée, lui dit la Fée, cette lettre m'apprend qui vous êtes, & m'a mise au fait de votre aventure. Notre sexe, trop souvent le jouet de la perfidie des hommes, ne doit souffrir leurs ruses, que lorsqu'il ne peut les éviter. J'approuve le projet qui vous conduit ici, mais je ne puis vous secourir à présent, l'intérêt public s'y oppose; mais je vous aiderai à vous rendre chez les Génies qui s'intéressent à vous. Poursuivez une aussi noble entreprise, le succès excusera vos démarches. Ce vaste empire sur lequel je régne avec éclat n'auroit pas eu

autant de lustre si j'avois été timide. Cette ville nouvelle, où tout annonce ma grandeur ; ces beaux palais, ces quais superbes, ces édifices publics, ouvrages d'un *Génie créateur*, eussent été bien-tôt le partage de l'ignorance, si je ne les avois pas protégés aux dépens de mon repos. Les Arts & les Sciences trouvent ici un asyle : je ne néglige aucun moyen pour rendre mon nom célèbre ; c'est autant à leurs secours, qu'à la puissance qui m'environne que je dois ma gloire. Je vous retiens pendant quelques jours à ma Cour, partagez-y les divertissemens qu'on invente pour amuser mes loisirs.

Amerina jusqu'alors n'avoit pas encore parlé, l'éclat & la splendeur qui environnoient la Fée l'avoient éblouis à en perdre la parole. Elle eut le temps de se rassurer : = Nos

malheurs m'occupent trop, Madame ; je ne partagerai pas dignement les plaisirs que vous m'offrez. Permettez que je me retire , & que je poursuiवे ma route. = Je n'y consentirai pas *Amerina* , vous ne quitterez pas mes États , sans emporter des marques de ma tendresse.

Aussi-tôt elle ordonna qu'on conduisit la Princesse & sa Nourrice dans l'appartement contigu au sien. Des Dames , & des Pages vinrent recevoir ses ordres , & lui dirent qu'ils étoient à son service , aussi long-temps qu'elle resteroit chez la Fée. On lui apporta, de la part de cette Princesse , des diamans & des vêtemens magnifiques.

Après qu'*Amerina* s'en fut vêtue , elle passa chez la Fée , qui la reçut dans un très-beau cabinet.

Ce cabinet, quoique très-riche, ne le paroïssoit pas au premier coup d'œil ; il étoit de forme octogone : les murs & colonnes étoient d'albâtre transparent. Des rideaux d'une étoffe verd anglois & argent étoit garnis de grandes crépines de diamans, dont les glands étoient de rubis. Des amours de cristal de roche relevoient les rideaux en festons. Le plafond, le parquet, & les meubles répondoient à la magnificence du reste. Une nombreuse quantité de bougies parfumées, éclairoit ce beau séjour. *Amerina* ne put se lasser de l'admirer. Elles y eurent un entretien secret, jusqu'à l'heure du souper. A table la délicatesse des mets, la richesse de la vaisselle, le choix des vins & des liqueurs, l'harmonie de la musique, tout annonçoit le goût de la Fée.

Le lendemain elle conduisit la Princesse au spectacle ; la salle étoit vaste & superbe , l'assemblée brillante ; mais les acteurs , quoique bien récompensés , étoient fort médiocres. Pendant huit jours la Princesse passa tout son temps à la toilette , en représentation & en fêtes : elle s'en ennuya bien-tôt.

— Conçois - tu quelque chose à cette maniere de vivre ? dit-elle un jour à Collonide : — Je la trouve charmante , Madame ; on n'a pas le temps de se reconnoître.... — Je n'y tiens plus , chere Collonide ; un jour me donne autant de fatigue que toutes celles que j'ai essuyée pendant la route : — Ah ! Madame , que dites vous-là , vous n'êtes pas d'assez mauvais goût , pour vous lasser de tant de belles choses qu'on voit ici : quelle diffé-

rence de cette Cour à celle de votre pere ! ce bel appartement que nous occupons , ces beaux bijoux , ces belles robes , comment pouvez vous être insensible à tout cela ? — Je ne considère ici que les bontés de la Fée pour moi . . . — Ah ! Madame , elle vous aime bien ; croyez-moi : renoncez au projet de la ceinture ; aussi-bien elle ne vous gêne pas , restons plutôt chez la Fée ; elle vous gardera chez elle avec plaisir ; cela ne vaudroit-il pas mieux que de courir les champs après ces trois Génies ? Ils font peut-être des Seigneurs moins aimables : nous n'en sçavons rien , Madame ; puis votre Prince *Congrelino* , il ne vaut pas . . . — Ménages tes termes , *Collo-nide* ; ce Prince vaut mille fois mieux à mes yeux que la Fée &

tous ses trésors, je ne changerois pas la possession de son cœur contre l'empire du monde.

Hâtons-nous de poursuivre mon dessein, je vais de ce pas supplier la Fée de me congédier, je brule d'impatience de voir les Génies.

Collonide s'opposa vainement aux projets de sa maîtresse ; la Nourrice suivit, dans ces conseils, plutôt son intérêt que celui d'*Amerina*. La bonne femme aimoit ses aises ; d'ailleurs elle étoit déjà liée intimement avec une douzaine de femmes du palais. Les quitter ne s'accommodoit pas avec son humeur communicative.

La Princesse fit demander audience à la Fée. Je viens vous prier, Madame, lui dit-elle, de me permettre de continuer mes voyages : un plus long séjour pourroit m'être

nuisible : mon pere & la Fée *Dis-*
mulée , pourroient découvrir ma re-
traite; n'étant pas sûre de l'appui
de mes protecteurs , je retomberois
bientôt en leur pouvoir. Je n'ai pas
de temps à perdre ; je vous quitte
pénétrée de reconnoissance , mon
cœur gardera le souvenir de vos
bontés jusqu'au dernier soupir. ==
Je n'ai rien fait pour vous ma chere
Amerina : puisque vous voulez par-
tir ; tout sera prêt demain à la pointe
du jour.

Elle se retira fort satisfaite de *Ma-*
gnifique.

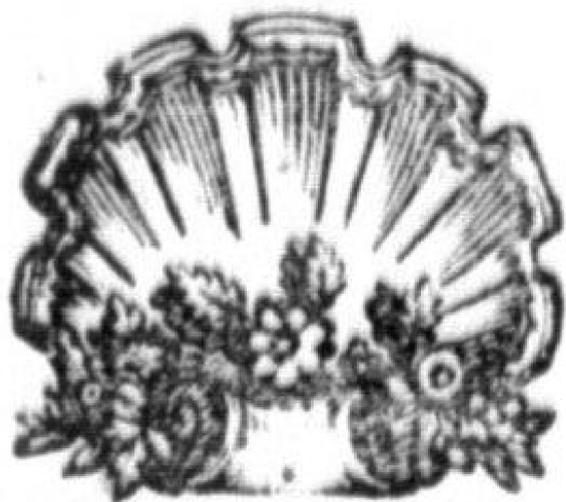


CHAPITRE XV.

*D*ISSIMULÉE découvrit aisément la route que tenoit la Princesse; elle l'attaignit au moment qu'elle entroit chez *Courageuse*, & l'avoit suivie jusqu'au palais de la Fée *Magnifique*. Aussi-tôt elle se rend chez le Génie *Bionalbo*; sa fille implore les secours de ses alliés, lui dit-elle: feignons; je te promets qu'elle ne réussira pas: je lui tendrai des pièges où elle succombera; 'compte sur mon zele, je te ramenerai la Princesse avant peu de jours. Elle disparut comme l'éclair.

Dissimulée ne consulte que sa colere dit le Génie, quand elle fut partie; oublie-t-elle la menace de

L'Oracle ? ses ruses pourront peut-être en retarder l'événement ; mais peuvent-elles me faire éviter ma destinée ? Armons cependant mes sujets , retardons le moment fatal , ne cédon's qu'à la force , & triomphons encore dans ma défaite.



CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

QUAND tout fut prêt pour le départ de la Princesse , la Fée *Magnifique* lui donna une cassette remplie de bijoux ; elle lui fit aussi présent de son portrait garni de diamans , dont chacun valoit une somme immense. Elle la fit accompagner par une suite superbe , avec ordre de ne la quitter que lorsqu'elle seroit arrivée chez le Génie *Bienfaisant*. *Amerina* versa des larmes en embrassant la Fée ; mais la Nourrice sanglotta quand elle prit congé de ses bonnes amies , & qu'elle dit adieu à ce beau palais.

Elles traverserent sans accident des pays arides , montagneux & pau-

vres; de grandes forêts , des fleuves rapides : à l'entrée d'un pont , les postillons s'arrêterent. Où passerons-nous s'écrierent-ils ? le pont est rompu. Aussi-tôt un jeune homme se présente , sa figure annonçoit la candeur ; il s'approche d'*Amerina* : Écoutez-moi, belle Princesse , lui dit-il ; je suis errant au bord de ce fleuve , mes freres m'ont abandonnés , foyez pitoyable , ne me refusez pas la faveur de vous suivre : je vous indiquerai un endroit guéable , où vous passerez sans danger.

Amerina, sensible & reconnoissante , le fit recevoir dans la voiture de ses Pages : on passa le fleuve , & elle continua sa route tranquillement.

Vous vous attacherez ce jeune inconnu , Madame , lui dit Collovide ; ne trouvez-vous pas que sa phi-

sionomie annonce qu'il est bien né ?
 — Que me fait sa mine ! il suffit qu'il
 soit malheureux. — C'est fort bien
 dit, Madame : il nous fera d'une
 grande ressource ; quand nous n'au-
 rons plus les gens de la Fée ; il
 peut nous être très utile : allez,
 Madame : une bonne action n'est
 jamais perdue.

Le jour déclinait, un brouillard
 épais s'élevait, & rendait la nuit
 fort obscure. Elles arriverent dans
 un chemin creux, étroit & bour-
 beux. Malgré l'adresse des postil-
 lons, la voiture versa ; Collonide fit
 des cris affreux ; les Pages, les
 Dames, accoururent au secours de
 la Princesse. L'inconnu parut le
 plus empresseé auprès d'elle : on
 tâcha de débarrasser la voiture ;
 dans cette confusion, la Princesse
 sent une main qui fait des efforts,

pour lui enlever sa jarretiere ; elle se défend beaucoup ; heureusement elle l'avoit si bien nouée avant de partir ; qu'il fut impossible à la Fée *Disfîmulée* de la lui arracher. Le jeune homme , auquel *Amerina* s'étoit tant interressé , n'étoit autre que cette femme malicieuse ; la Princesse la reconnut au moment qu'elle disparut.

Amerina fit part à sa suite du danger qu'elle venoit d'éviter ; tout le monde la félicita , mais sur-tout la Nourrice. Vous voyez , Madame , lui dit-elle , combien il est important de bien attacher sa *jarretiere*. == Toutes les *jarretieres* ne sont pas de la même conséquence Collonide. == Je fais cela , Madame ; de la vôtre dépend le bonheur de tout un peuple , l'établissement d'un nouvel.... == Et ce qu'il y a de plus intéressant encore , mon hymen avec

Congreliño. = Je conçois, Madame, que si toutes les *jarretieres* étoient de cette importance, on ne permettroit à personne d'en porter.

On avertit la Princesse qu'elle étoit dans les États du Génie *Bienfaisant*; il régnoit sur un peuple qui ne ressembloit pas aux autres nations; il avoit des ailes, à peu près comme le Zéphyr, dont il porte le nom.



CHAPITRE XVII.

PARTOUT où elle passoit, une foule de Zéphyriens se trouvoient sur ses pas, ils la regardoient avidement.

Les Zéphiriens me paroissent aimables, dit la Princesse à sa Nourrice; j'aime assez leurs ailes, je trouve qu'elles leur donnent de la grace. — Je suis de votre avis, Madame. — J'en augure bien, Collonide; rarement un peuple est méchant: qui porte aussi visiblement les marques de son caractère. — Ils n'ont pas ce maintien sombre & réfléchi qu'ont nos Bionalbins; ceux-là ont l'air de faire la mine à tout le monde; ne trouvez-vous pas que j'ai raison, Madame? — Sans doute. — Je me meurs d'en-

vie de voir le Génie : savez-vous quelques particularités de lui, Madame ? — Non : je fais qu'il est noble, généreux, & juste, clément & bien-faisant ; qu'il aime son peuple, & que le peuple connoît le bonheur d'être gouverné par un Génie, dont les bonnes qualités donnent l'exemple des vertus. Vous voyez leurs ailes, Collonide ? — Oui Madame : elles annoncent l'inconstance ? — je le suppose, Madame. — Hé bien ! dès qu'il s'agit de la gloire du Génie, les Zéphyriens semblent les oublier.

Les femmes ici ont un grand empire sur l'esprit des hommes ; soumis à leurs volontés, ils respectent jusqu'à leurs caprices. Jugez Collonide, lorsqu'un peuple aime autant notre sexe, si je ne dois pas me flatter de l'intéresser à mon sort — ? Que ne sommes-nous

nées Zéphyrines, ma belle Princesse! si vous aviez eue ce bonheur, je parie que vous n'auriez jamais fait des démarches pour épouser Congrelino = Je n'aurais jamais eue de ceinture Collovide: les situations changent avec la naissance. = J'entends, Madame, votre destinée fut de naître la fille de *Bionalbo*, d'avoir une ceinture magique au lieu d'ailes, tout cela se comprend, & je ne dis plus rien.

Elles approchent d'un vaste & Magnifique palais. Mon patapouf m'annonce, dit *Amerina*, que voilà le palais du Génie.



CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

UN Seigneur zephyrin reçut la Princesse à la descente de sa voiture, il lui présenta la main, lui fit plusieurs questions, sans lui laisser le temps d'y répondre. C'est le caractère général de ce peuple, la vivacité les emporte toujours.

En traversant les appartemens, une foule de zephyrins, & de zephirines l'examinèrent attentivement. On admiroit sa taille, ses yeux, ses traits, son teint, ses graces, & j'usqu'à la Nourrice; rien n'échappa à leurs regards curieux.

Ils s'informoient en passant à Col-
lonide du sujet qui les amenoit à
la Cour du Génie. Elle demanda

G

tout bas à la Princesse , si elle pouvoit leur parler de la ceinture ; *Amerina* lui fit signe que non , la Nourrice fut forcée de garder un silence , qui ne s'accommodoit pas avec son desir d'être polie.

Arrivées à l'appartement du Génie , il la reçut avec cette bienveillance qui annonce la bonté de son cœur. Après quelques politesses de part & d'autre , il la conduisit dans l'appartement qu'on lui avoit destiné. Le Génie l'y laissa , & revint peu de temps après la revoir.

La Princesse ne sçut comment lui expliquer l'objet de son voyage : jusqu'alors elle ne s'étoit adressée qu'à des Fées : avec un Génie , une pareille confiance devint tout-à-fait embarrassante.

Enfin après bien des combats avec sa raison , elle rompit le silence. Je

fuis forcée Seigneur à vous être importune , lui dit-elle , en rougissant : le destin la Fée *Diffimulée* la colere de mon pere Puis elle s'arrêta. — Vous hésitez , Madame : parlez , vous pouvez avoir toute confiance en moi. == Ah Seigneur ! mon bonheur , mon repos , dépendent de vous : puis-je espérer que vous ne me refuserez pas ? l'Oracle vous destine . . . à m'enlever . . . == Hé quoi , Madame ? == Une ceinture == Si c'étoit celle de Vénus les Graces me puniroient ; mais non , c'est sans doute une autre ceinture , Madame. == Vous vous plaisez Seigneur à jouir de mon embarras. Celle dont je vous parle , est tissue par une main ennemie ; la Fée *Diffimulée* me l'attacha , au moment de ma naissance , pour m'empêcher de m'unir un jour à Congrelino. Sa précaution deviendra

inutile : si vous voulez , d'accord avec deux autres Génies m'aider à m'en débarasser ; tel est l'ordre du destin.

== Je ne refuse jamais mon secours aux opprimés : que pourrois-je refuser à une Princesse aussi aimable ? d'autres moins intéressantes que vous, ont éprouvées l'effet de ma protection, la renommée doit vous l'avoir appris, Madame : elles étoient tristes & languissantes ; par mon assistance, elles ont retrouvé la fraîcheur & la santé. Comptez sur moi ; il est tard, vous êtes fatiguée ; remettons à demain à parler plus amplement de cette affaire. Le Génie se retira avec ce ton d'aisance & de politesse qu'on ne voit qu'à sa Cour.



CHAPITRE XIX.

ON n'ignora pas long-temps à la Cour, l'aventure de la Princesse ; les uns la plainrent, d'autres en plaisanterent, plusieurs s'offrirent à verser leur sang en sa faveur. Les zephyrins, dont l'enjouement est porté à l'épigramme, ne négligent cependant aucune occasion, d'aider ceux mêmes qu'ils ridiculisent. *Amerina* reçut toute la Cour à son lever. Elle paroissoit plus belle, depuis qu'on favoit son malheur.

N'est-il pas affreux, s'écria une vieille zephyrine, que tant de graces & de jeunesse soient forcées déjà à des privations..... = Si le Génie lui refuse son secours, dirent

quelques vieux zephyrins , nous l'aiderons de toutes nos forces. Les jeunes lui offrirent leurs bras & leur fortune ; les plus aimables zephyrines tâchoient de la consoler , enfin ce fut un enthousiasme général , & elle vit un empressement universel de lui plaire.

Profitez de cette bonne disposition , Madame , lui dit Collonide , débarrassez-vous bien vite de votre...
 — Eh le puis-je ? le Génie malgré sa bonne volonté , ne peut agir seul dans cette affaire. Oublies-tu que le destin ordonne , que deux autres le secondent ? — Je l'oubliois , Madame , mais il me paroît que vous n'avez plus le même empressement ? — Hélas ! tu me connois bien mal : je n'aspire qu'après le moment de rejoindre mon cher Congrelino. — Comment , Madame ? vous y pensez encore :

nous ne nous amuserons pas si bien chez lui qu'ici : vous vous ennuyerez dans son pays. . . . = S'ennuie-t-on avec l'objet qu'on aime ? ne goûte-t-on pas mille plaisirs, qu'ignore l'indifférence ? Tous ces propos sont fort beaux dans un roman ; pour moi, Madame, qui connois le monde, je ne m'y exposerai pas de gaieté de cœur. Restons plutôt ici : je suis enchantée des zephyrins : chez eux tout respire le plaisir ; leur légèreté leur bonne humeur, leur esprit. . . . Ma foi je préfère cette Cour-ci à celle du Génie votre pere, de la Fée *Courageuse*, de la Fée *Magnifique* ; & même de celle du Prince *Congrelino*. . . . = Tu ne les connois pas *Collonide*. = J'en conviens, Madame, mais je m'en fais une idée. = Tu ne fais pas juger des Cours, & tu oses décider. Ah Ma-

dame ! quoique je ne suis qu'une
 Nourrice , j'ai bien remarqué qu'il
 y a trop de réserve à la Cour de
 la Fée *Courageuse*, & trop de faîte à
 celle de la Fée *Magnifique*. Chez
 l'une je m'ennuyois , chez l'autre
 j'étois dans un étonnement con-
 tinuel , & ne jouissois de rien : aulieu
 qu'ici c'est tout différent , je jouis
 toujours. L'arrivée du Génie empêcha
 Collonide d'en dire davantage. Il est
 temps charmante *Amerina* , de
 vous communiquer mes projets , lui
 dit-il. Le destin m'accorde l'enle-
 vement de votre ceinture , mais me
 refuse la satisfaction d'agir seul en
 votre faveur. Allez chez les Génies
Majestueux, & des Marais : informez-
 les des dispositions où je suis , ils se
 joindront à moi pour vous servir.
 J'aurois voulu vous épargner les fa-
 tiques de ce voyage , mais un pouvoir

sup
 est
 nou
 &
 tin
 I
 piec
 &
 fem

supérieur s'y oppose. Le rendez-vous est dans mes États; à votre retour nous nous embarquerons ensemble, & nous vous conduirons où le destin vous appelle.

La Princesse voulut se jeter aux pieds du Génie, il l'en empêcha, & lui baïsa la main très affectueusement.



CHAPITRE XX.

QUAND on sçut à la Cour que la Princesse partoit pour celle du Génie *Majestueux*, plusieurs zephyrins obtinrent la permission de l'y accompagner. Jamais voyage ne se fit plus gaiement; par-tout où elle s'arrêtoit, les plaisirs sembloient se réunir pour la divertir. Son peu de séjour parmi les zephyrins l'avoit déjà rendue plus aimable. Sa conversation étoit plus légère, son imagination plus vive: la Nourrice elle-même parut être changée à son avantage; y a-t-il de quoi s'étonner? quand on a de l'esprit, on prend bien-tôt le *ton* de ceux avec lesquels on vit.

La route quoique longue & pénible, ne l'ennuia pas. Elle se trouva

sur les terres du Génie, sans qu'elle s'en fût apperçue. Nous sommes dans les États de *Majestueux*, Madame, lui dit Collonide. == Comment le fais-tu? Je m'en apperçois aux habitans, ils sont lents & graves, le pays n'est pas si bien cultivé, que celui des zéphyrins, je ne crois pas que nous soyons aussi agréablement ici, que d'où nous venons. Ne valoit-il pas mieux y rester? Cette maudite ceinture trouble tous nos amusemens. == Tu en parles à ton aise Collonide... Je voudrois te la voir pendant huit jours. == Ah Madame! Je n'en ferois pas embarrassée. --- Que ferois-tu? --- Je ne puis pas m'expliquer librement devant une si grande Princesse: voyez-vous ce palais là bas, c'est sans doute celui du Génie.

— Consultons mon patapouf... tu dis vrai, Collonide.

La voiture arrêta devant un vaste, & antique Palais. Elles traverserent plusieurs salles mal meublées & fort sombres, elles n'y virent personne. Au bout d'une longue galerie, elles apperçurent quelques hommes qui vinrent respectueusement au devant de la Princesse. Ils l'examinèrent pendant quelque temps en silence, & puis lui demanderent son nom. Je suis *Amerina*, leur dit-elle, fille du Génie Bionalbo : mon nom n'est pas inconnu dans ce Palais. Je vous prie de m'annoncer au Génie, j'ai des affaires d'importance à lui communiquer.

Ils se retirèrent lentement & ne revinrent qu'après bien du temps, ils offrirent la main à la Princesse, & à sa Nourrice, & les conduisirent en silence jusqu'au cabinet du Génie.

Majestueux assis dans un fauteuil,

avoit à ses côtés , son grand *Furettier* , & l'inspecteur général de ses pensées. Son air inspiroit le respect , celui du grand *Furettier* , la crainte , & l'Inspecteur général, le doute & la méfiance.

Amerina eut désiré que le Génie l'eut reçu seul, ces deux hommes qui la regardoient obliquement, lui inspirerent un effroi , qu'elle n'auroit pas éprouvé avec le Génie.

Il est embarrassant de parler d'une aventure comme la sienne , devant plusieurs hommes. Elle souhaitoit ardemment que le Génie l'eût devinée , & lui eût épargné la honte d'un aveu, mais il falloit parler.

Après qu'on l'eut saluée , un profond silence s'observa de part & d'autre ; à la fin cependant *Amerina* le rompit.

Je viens, puissant Génie, implorer votre secours, lui dit-elle : une ceinture magique. . . . Elle se tut, sa rougeur dit le reste.

Une ceinture, reprit le *Grand Furettier*, est souvent utile ; même nécessaire, répliqua l'Inspecteur Général ; autrefois elles étoient fort à la mode ici : je ne désapprouverois pas que l'usage en revint, dit gravement le *Furettier*. Ah ! Seigneur, répliqua *Amerina*, que dites-vous ? Ce propos me prouve assez que vous n'en eûtes jamais.

Poursuivez votre récit, Madame, lui dit le Génie.

La Princesse lui fit alors un détail exact de tous ses malheurs depuis le moment de sa naissance, jusqu'à celui où elle parloit. *Majestueux* l'écouta sans l'interrompre. « Vous voyez, Seigneur, continua-

» elle, que mon destin dépend de
 » vous, du Génie bienfaisant & de
 » celui *des Marais*. C'est à vous trois
 » qu'est réservé là gloire d'accom-
 » plir la promesse de l'oracle; ne
 » refusez pas les prières d'une jeune
 » & malheureuse Princesse; elle im-
 » ploie à vos pieds la fin de son in-
 » fortune ». Le Génie se leva, &
 lui dit gravement qu'il ne souffriroit
 pas une Princesse à ses genoux: je me
 jetterai plutôt aux vôtres, Madame,
 continuat-il, en lui donnant la main.

Seigneur, lui dirent le grand *Fu-*
rettier & l'Inspecteur, nous estimons
 que dans une semblable conjoncture
 le parti le meilleur à suivre feroit de
 considérer, peser & réfléchir avant
 de rien délibérer; au moins, en at-
 tendant, qu'on loge la Princesse & sa
 suite, dans un pavillon séparé du palais.

Plusieurs jours se passerent sans

qu'*Amerina* pût obtenir une réponse. Elle s'ennuya beaucoup; cependant un soir on annonça *l'Inspecteur Général*. Faites retirer tout le monde, lui dit-il, mes entretiens relatifs à ma charge, n'admettent jamais de témoins. La Princesse renvoya sa suite.

Lorsqu'ils furent seuls : vos intérêts & ceux du Génie, mon maître, exigent qu'on essaye des moyens plus prompts pour vous désenchanter, lui dit-il : j'ai des secrets admirables ; le charme le plus puissant cede quelquefois à mes paroles mystérieuses ; le vôtre, Madame, ne fera peut-être pas plus difficile à vaincre. == Mais l'oracle, Seigneur ? == Un oracle, Madame, est souvent obscur : le vôtre parle de trois Génies ; ne se peut-il pas qu'ils se trouvent dans ce palais ? Ma puissance &

& celle du *Grand Furettier*, égale bien celle de tout autre : essayons, Madame, si mes efforts ne répondront pas à ma bonne volonté, j'aurai au moins l'avantage de vous avoir prouvé mon zele.

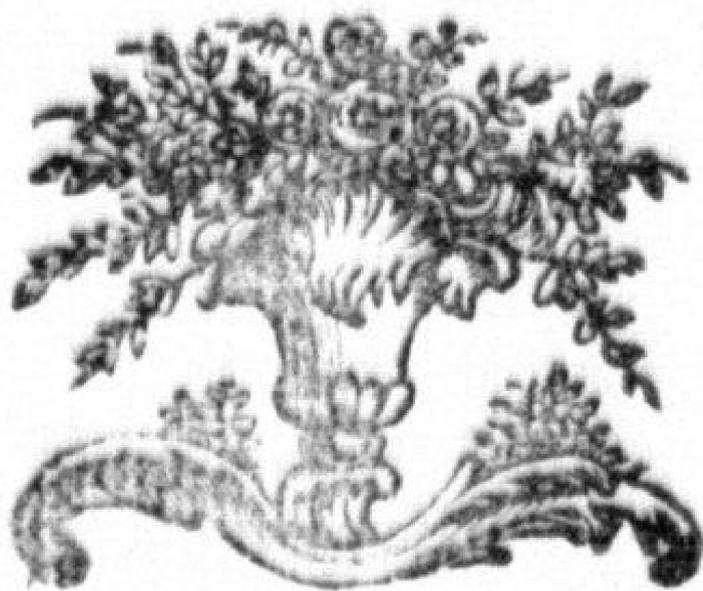
La Princesse y consentit. Malgré les *amulettes*, les *talismans* & toutes les paroles mystérieuses dont il se servit, la ceinture fut immobile. Il sembloit presque qu'elle reprît de nouveaux liens. Il fallut renoncer au désenchantement & se soumettre aux décrets du destin. L'Inspecteur se retira peu satisfait de cette épreuve ; dit mille choses galantes à la Princesse, lui baïsa plusieurs fois la main, & lui promit une protection sans bornes auprès du Génie.

Hé bien, Madame, lui dit Col-
lonide après qu'il fut retiré, sommes-
nous désenchantées? == Moins que

H

jamais ; je crains fort que cette épreuve ne me soit nuisible ; ma ceinture me gêne cruellement. == Pourquoi consentiez-vous qu'il se mêlât de vos affaires ? Vous êtes trop bonne, Madame. == Que veux-tu que je fasse ? Un homme galant , poli , honnête est sûr de se faire écouter : *L'Inspecteur* est tout différent en tête à tête , que lorsqu'on le voit dans le public ; je reviens déjà sur son compte. Tu vois, Collonide, qu'on ne doit jamais décider sur le premier coup d'œil. == Je pense tout comme vous à présent, & veux me corriger de ma mauvaise habitude ; j'étois assez injuste pour le soupçonner un peu hypocrite. == Fi donc, Collonide : un homme de son état est à l'abri de toute imputation ; l'hypocrisie est un vice abominable. == Hé ! Madame, je ne dis rien

moi, mais souvent je ne juge pas mal. Je crains fort que le Seigneur *Inspecteur*...., = Je t'ordonne de te taire & de voir où sont mes Zéphyrins, il me tarde de les entretenir de cette aventure.



CHAPITRE XXI.

LE *Grand Furettier*, pour le moins aussi zélé que *l'Inspecteur*, eut dessein d'être utile à la Princesse : pendant l'audience, il avoit formé des projets sur son cœur. Si je réussis, dit-il en lui-même, que ne peut la reconnoissance sur une ame généreuse ! La Princesse me paroît sensible ; le service que je lui rendrai la disposera en ma faveur. N'épargnons rien pour lui plaire ; je suis aussi habile dans cet art, que dans celui de me rendre redoutable.

Il se présenta chez *Amerina*, dans tous les honneurs de sa charge. Un cortége nombreux le précédoit ; les uns étoient vêtus de robes lugubres, d'autres

avoient des vêtemens couverts de caractères hyrogliphiques ; quelques-uns ressembloient à des démons , & plusieurs avoient l'apparence de spectres. Il entra chez la Princesse accompagné de sa suite. Ah, ciel ! s'écria-t-elle, que signifie cet appareil horrible ? cette troupe menaçante ? Veut-on ma mort ? suis-je au pouvoir de quelque Génie maléfisant ? — Ne craignez rien, Madame, lui dit le *Grand Furettier*, je me rends chez vous dans le plus grand éclat , pour rendre public le vif intérêt que je prends à vous. — Faites retirer ces monstres, où je ne puis, Seigneur, m'entretenir avec vous ; je tremble chaque fois que je vous regarde. Il les renvoya dans l'instant, en priant *Amerina* de lui accorder une audience secrète.

Quand ils furent sans témoins

mon dessein, en vous voyant, lui dit-il, fut de vous offrir le premier mes services : *l'Inspecteur* m'a prévenu. Il s'est servi de bien foibles moyens, Madame, pour rompre le charme qui vous captive; j'en emploie de plus efficaces. Ayez toute confiance en moi, je vous promets que vous vous en trouverez bien : je réponds du succès. == Mais, Seigneur, votre air n'annonçoit pas tant de bienveillance. == Ne me jugez pas à ma mine, belle *Amerina*; ce dehors grave & austere cache un cœur sensible & tendre. Les charmes de votre sexe ont toujours eu un puissant pouvoir sur mon esprit; jugez, Madame, de l'impression que doivent produire les vôtres? vous dont la beauté surpasse tout ce que j'ai vu de plus aimable. == Vous m'étonnez, Seigneur. == Vous le

feriez bien plus , si je ne vous rendois pas l'hommage qui vous est du : mais c'est trop long - temps retarder votre défanchement , permettez , Madame , que j'y travaille.

Il prononça , comme l'Inspecteur , des paroles inintelligibles ; fit plusieurs contorsions , roula ses yeux d'une manière épouvantable ; la Princesse eut peur , appela sa nourrice ; elle accourut à son secours , déconcerta le *Furettier* , qui voyant que ses efforts étoient inutiles , se retira tout confus de n'avoir pas mieux réussi.

Il faut que j'aime furieusement Congrelino , Collonide , pour m'exposer à toutes ces épreuves. == Je vous l'ai toujours dit , Madame , vous vous obstinez à votre malheur ; croyez-moi , renoncez à cet extravagant projet , & retournons à Zé-

phyre. == Après avoir fait toutes les démarches, tu me conseilles de renoncer à mon bonheur? Non, non Collonide, tu connois mal *Amerina*; jamais elle ne s'arrêtera en si beau chemin. La Fée *Prudente* m'a surtout recommandé, de ne me pas rebuter. == J'ai tort, Madame, je ne songeois plus à la Fée *Prudente*. On vint avertir la Princesse que le Génie l'attendoit; elle se rendit chez lui.

Il est inutile, de lutter contre la force du destin. Partez, Madame, lui dit-il; contez sur mon secours, je vous protégerai de tout mon pouvoir. Il lui fit un présent & la congédia aussi gravement qu'il l'avoit reçue.

La Princesse & toute sa suite partit sur le champ, pour les Etats du Génie des *Marais*.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

JE crois que ce peuple fait rarement des bévues , lui dit Collo-nide. == Pourquoi cela ? == Ils réfléchissent plus dans un jour , que d'autres dans une année. L'on dit , Madame , que la réflexion est la source de la prudence , & quand on est prudent , on est lent ; c'est donc pourquoi ils ne font pas... == Il me paroît que tes réflexions t'égarerent : laisse-là ta prudence , elle ne sert souvent qu'à perdre l'occasion d'agir. == Ah ! cela est vrai , Madame , c'est ce que je voulois vous dire : il vaut mieux , n'est-ce pas , faire une sottise légèrement ? == Oui ,

Collonide, quand elle ne peut avoir de conséquences. = Connoissez-vous le peuple où nous allons, Madame? = J'en ai une foible idée. = Est-il plus amusant que les *Gravadellos*? = Je l'ignore; tout ce que j'en fais est, qu'il tire son origine de ceux-ci. = Tant pis, Madame; je me suis déjà tant ennuyée chez les *Gravadellos*, je crains d'éprouver le même tourment chez les autres. Quel dommage, Madame, que votre gouvernante n'étoit pas avec nous. = Pourquoi, Collonide? = Ah! Madame, elle auroit déployé toute sa science chez les Seigneurs que nous quittons. Son esprit solide & profond auroit fait fortune parmi eux; l'Inspecteur & le *Furettier* l'auroient admirée; elle se feroit fait un grand nombre de partisans dans le pays des

Gravadellos ; on m'a dit que ce peuple aime tout ce qui tient du merveilleux. Ne m'avez-vous pas dit souvent, que son esprit étoit merveilleux ? qu'il falloit l'étudier avant de le comprendre ? — Oui. — Hé bien, Madame leur caractère réfléchi, se seroit accommodé d'un genre d'esprit aussi sublime. C'est cependant une belle chose, que je n'envie pas, s'il faut vous dire la vérité, tant je suis contente de mon sort. Pour moi, je suis transportée de joie, lorsque je songe que j'ai eue le bonheur de nourrir une grande Princesse comme vous : une nourrice a plus d'avantage aussi qu'une gouvernante ; je ne troquerois pas cet honneur contre le sien, pas même contre celui des plus grands Génies, ni même contre la fortune de la Fée *Magni-*

fique. Et quand je considère.....
 — Que tu te perds dans tes longs raisonnemens, Collonide, lui dit la Princesse en riant; laisse-là ton éloquence, & vois si nous approchons du palais du Génie. — J'apperçois, tout là bas, une épaisse fumée : ne seroit-ce pas un brouillard? mais, non; car je distingue des maisons.

Un croassement de grenouilles se fait entendre de loin. Des vapeurs marécageuses exhaloient une odeur insupportable ; à mesure qu'on approchoit, la vapeur & le bruit augmentoient. Bientôt elles virent des troupes de grenouilles traverser le chemin; leur nombre empêcha les chevaux de marcher. La Princesse crioit à chaque instant, faites attention de n'écraser personne. Elle jugeoit qu'il ne falloit pas se

présenter sous de mauvais auspices, si elle vouloit accélérer la réussite de sa mission.

Miséricorde, Madame! s'écria la Nourrice toute épouvantée; est-ce là le Peuple qu'il faut implorer? On ne vous comprendra pas. — Mais le Génie des Marais est tout différent, il ne ressemble pas à son Peuple. — Tant mieux, Madame, il ne faut pas faire un voyage inutile.

Un palais simple, entouré de roseaux, n'offroit aux yeux qu'une demeure commune. Elles y entrèrent & traversèrent plusieurs salles qui annonçoient plutôt des magasins, que les appartemens d'un puissant Génie. Des ballots, des caisses, toutes sortes de marchandises en faisoient les meubles. Des grenouilles s'occupoient à les changer de place, d'au-

tres grenouilles écrivoient ; aucune ne fit attention à la Princesse. Elle continua son chemin jusqu'à ce qu'elle apperçût un pavillon ouvert de tous côtés. Elle y entra. On découvrit, dans ce pavillon, d'une part la mer couverte de vaisseaux. Les uns partoient, d'autres arrivoient. D'une autre part, on distinguoit une ville immense. Une foule de peuple paroissoit être dans un mouvement continuel.

Amerina trouva le Génie assis devant une grande table couverte de papiers, de registres, de caractères arithmétiques, de cartes géographiques, où l'on voyoit, dessiné en grand, les ports les plus renommés, les différentes routes des Navigateurs les plus célèbres, & les villes les plus commerçantes.

De grand tas d'or & d'argent mon-

noyés ; des lingots de ces deux métaux ; des caisses remplies de perles & de diamans , étoient jettés pelemêle , dans tous les coins du pavillon ; enfin le Génie des Marais n'étoit entouré que de trésors.

Ce Génie n'avoit que quatre pieds de haut , & autant de circonférence. De petits yeux qui clignotoient continuellement , un nez épaté qu'on distinguoit à peine ; une bouche grande & les dents noires , faisoient tout l'ornement de sa figure.

Son habillement , pour le moins aussi remarquable que son visage , étoit composé d'une douzaine de bonnets fourrés , qui couvroient une énorme perruque. Plusieurs cimarres bigarrées de différentes couleurs , cachotent autant de soubrevestes. Une large ceinture d'où pendoit des

bouffoles, des lunettes & plusieurs instrumens de mathématiques, ceignoit toute cette singuliere parure. Il avoit un Représentant beaucoup plus aimable, mais alors il ne faisoit qu'offrir des pipes d'or au Génie à mesure qu'il les lui demandoit.

La Princesse étoit, depuis plusieurs minutes, avec lui, sans qu'il l'eût apperçue. A la fin, levant les yeux, & posant sa pipe d'une main, il prit ses lunettes de l'autre, pour mieux la regarder. Que me voulez-vous, lui dit-il? — Votre protection, Seigneur. — Voyons, tout de suite, de quoi il s'agit; je n'ai pas le loisir de vous écouter long temps. La Princesse lui fit un détail succinct de ses malheurs, du sujet de son voyage à sa Cour, & de toutes les particularités de son aventure.

Lorsqu'il fut qu'elle étoit fille du Génie Bionalbo, il la fit asseoir. Votre pere est puissant, il est mon allié, je ne me soucie pas de me brouiller avec lui : je ne me déciderai à vous servir que lorsque j'aurai calculé si mon intérêt le permet.

Aussi-tôt, il rassembla tous ses nombres arithmétiques, il les arrangea de mille façons; après bien des calculs : je vois, dit-il, que je puis entreprendre cette affaire : allez, je me rendrai au rendez - vous. La Princesse le remercia, dans les termes les plus reconnoissans. — Je n'exige pas tous ces complimens, Madame; partez bien vite : quand on veut profiter de l'occasion, il ne faut pas perdre de temps en vaines paroles. *De l'expédition en affaires; voilà ma devise. Je calcule tout cela moi.*

La Princesse se retira bien satisfaite d'avoir réussi aussi promptement, avec un Génie si peu galant.



CHAPITRE XXIII.

*A*MERINA flattée de ses succès, ne craignoit plus les ruses de la Fée *Diffimulée*. Elle s'acheminoit tranquillement vers les Etats du Génie bienfaisant : mais la Fée ne l'avoit pas perdue de vue. Elle n'attendoit qu'une occasion pour mieux faire éclater sa haine.

La route étoit belle, la Princesse s'occuppoit, avec sa nourrice, de mille projets de bonheur, du plaisir qu'elle auroit de revoir son cher Congrelino, & de l'impatience qu'elle avoit d'arriver à Zéphire.

Tout-à-coup, une roue de sa voiture se brise. En attendant qu'on arrange

ma voiture , asseyons nous sur l'herbe , dit-elle , à Collonide , je lâcherai un moment ma jarretiere , elle me gêne beaucoup aujourd'hui. — Prenez garde , Madame....

A peine la Nourrice eut-elle parlé , que la Princesse & sa jarretiere , disparurent au même instant.

Collonides s'écria : c'est la Fée *Disguisée* ! Une grande fauterelle étoit continuellement au tour de ma Maîtresse , je n'ai pas eue le temps de l'avertir. Pourquoi a-t-elle lâché sa jarretiere ? Malheureuse *Amerina* ! où vous retrouver à présent ?

La pauvre femme s'abandonna au plus affreux désespoir. Les Zéphirins firent des épigrammes sanglantes & badines , & composerent sur le champ plusieurs chansons in-

téressantes contre la Fée. L'on convint cependant d'arrêter trois jours au même endroit, espérant qu'un bonheur imprévu rameneroit peut-être la Princesse.



CHAPITRE XXIV.

A peine la Princesse fut-elle au pouvoir de *Disſimulée*, que celle-ci l'embarqua dans une chaloupe. La rapidité d'un torrent la conduisit bientôt à l'entrée d'une caverne affreuse, dont la voûte basse & étroite sembloit l'étouffer en passant. Elles y entrèrent ensemble. Je te laisse ici en proie à tes regrets & à tes remords, lui dit la Fée, & aussi-tôt elle la quitta.

Un bruit épouvantable de monstres marins, de lames d'eaux qui tomboient avec violence, étoit interrompu de temps en temps par des sanglots, des gémissemens & des cris funebres. Succéda à son tour un si-

lence affreux, tel qu'il existe dans le tombeau. Ah, Dieux ! s'écria la Princesse, comment pourrai-je me soustraire à l'horreur qui m'environne ? Comment sortir de ce lieu funeste ? Ma cruelle ennemie m'y fera mourir de misère. La mort : dois-je la craindre ? Peut-être ne m'accordera-t-elle pas ce bienfait : sa malice me prépare d'autres punitions. Ah, *Prudente ! Prudente !* tu m'as oubliée. Tu m'abandonnes..... Mais pourquoi accuser la Fée ? N'est-ce pas mon imprudence, qui cause mon malheur ? Funeste jarretière ! si je ne t'avois pas lâchée ? C'en est fait ; je ne reverrai plus mon cher Congrelino : mes liens sont rompus avant d'avoir été formés.... Mais pourquoi n'ai-je pas suivie les conseils de la Fée *Prudente* ? Oracle trompeur ! Destin barbare ! tu t'es joué de moi :

que ne me prédifois-tu cette cruelle catastrophe ?

Elle tint ces discours & mille autres auffi douloureux, pendant que la Fée *Difsimulée* fe rendit chez Congrelino.

La Fée arriva chez ce Prince, au moment qu'il donnoit fes ordres pour recevoir la Princeffe par les confeils de la Fée *Prudente*. Il recula d'effroi, lorsqu'on lui annonça *Difsimulée*. Tu ne m'attendois pas, lui dit-elle : fi tu veux te foumettre à mes loix, je t'apportes la paix & l'abondance : fi tu me refuse, les plus grands malheurs font ton partage. *Amerina* eft en mon pouvoir ; une affreufe caverne la foustrait aux yeux des mortels. Sa liberté dépend de toi. Si tu te foumets, tu la reverra, & peut-être tu la pofféderas. Je te laiffe trois heures pour te décider.

cider. — Il s'agit du sort de la Princesse, Madame. Je me soumets..... La Fée *Prudente* ne laissa pas le temps au Prince d'achever; elle accourut, donna un coup de baguette à *Dissimulée*, & lui arracha la fatale jarretiere qu'elle tenoit à la main. Apprends à respecter mon pouvoir, lui dit-elle fierement. Tu fais que le destin te força, en tout temps de me céder. *Dissimulée* vaincue se retira, sous la forme d'un serpent, dans une forêt voisine; on entendit des sifflemens affreux.

Les promesses de mon ennemie t'ont flatté davantage que mes conseils, Congrelino, lui dit la Fée *Prudente*; cependant tu ne seras jamais heureux qu'en pratiquant mes préceptes, & en fermant l'oreille à ceux qui ne suivent pas mes loix. Sois dorénavans moins crédule, &

fois plus confiant. Tu reverras ta chere *Amerina* ; je vais la délivrer des pièges de *Diffimulée*.

Aussi-tôt elle disparut & se transporta où étoit la Princesse : un trait de lumière la devançoit : à son approche, tout devint paisible. La caverne, le fleuve, tout s'évanouit ; la Fée, la Princesse, la Nourrice & les Zéphyrins, se trouverent réunis, au même endroit où *Amerina* leur avoit été enlevée. Ils se témoignèrent, réciproquement, par des démonstrations de joie, celle qu'ils avoient de se revoir. La Nourrice fit éclater la sienne par mille extravagances ; elle se prosterna devant la Fée, lui tint les discours les plus tendres ; la Princesse n'eut pas la force de parler ; elle se fait des mains de *Prudente*, les arrosa de ses larmes, & les porta plusieurs

fois à sa bouche & à son cœur. Cette scène muette eut plus d'éloquence que tout ce que la rhétorique la plus sublime, auroit produit, sur un auditoire d'amans infortunés.

Ne crains plus *Diffimulée*, lui dit la Fée, retourne chez le Génie Zéphyrin ; je vais l'instruire des précautions qu'il doit prendre pour te conduire chez le Prince Congrelino. Elle monta dans son char attelé de quatre aigles, & la Princesse continua sa route heureusement.



CHAPITRE XXV.

AUSSI-TÔT à son arrivée à la Cour du Génie, elle lui fit part de ses aventures & du succès de son voyage. Les deux autres Génies arrivèrent bientôt. Ils se rendirent, avec la Princesse, au bord de la mer. Tout le monde attendoit le moment de leur embarquement ; mais on ne vit aucun vaisseau. La curiosité étoit peinte sur tous les visages. On connoissoit la puissance du Génie sur les autres élémens ; mais on ignoroit encore l'étendue de son pouvoir sur celui-ci. Alors *Bienfaisant* donna un coup de baguette sur les sables de la plage où ils étoient assemblés ; aussi-tôt il en sortit une

flotte formidable. Celle de *deux Génies* ne tarda pas à paroître; mais elle étoit si foible, en comparaison de celle-ci, qu'à peine en parla t'on.

Les trois Génies & la Princesse s'embarquerent; leur navigation fut heureuse; ils rencontrèrent les vaisseaux du Génie Bionalbo, qui s'opposèrent vainement à leur passage. Ils arriverent après peu de jours aux domaines du Prince Congrelino, qui les reçut accompagné de tous ses vaisseaux. La joie publique fut célébrée par des fêtes où ils assistèrent.

Il est temps, dit le Génie *Bien-faisant*, d'accomplir la promesse de l'Oracle. *Génies*, désenchantons la Princesse. Ils y consentirent; tous trois d'accord, ils rompirent le *charme* qui la captivoit; la ceinture

disparut, & *Amèrina* fut libre. Elle remercia ses bienfaiteurs ; mais elle attribua sur-tout son bonheur au bien-faisant Génie des Zéphyrins.

Il faut achever mon ouvrage, dit-il : unissons le Prince & la Princesse... La Fée *Prudente* apparut : arrête, lui dit-elle, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre. Les yeux de Bionalbo se font à la fin ouverts ; il a renvoyé tous les partisans de la Fée *Dissimulée*. Des hommes plus paisibles ont pris leur place. Il consent enfin aux noces de sa fille ; remplissons les décrets du destin ; on reconnoît tôt où tard, qu'il est inutile de s'opposer à son pouvoir. Marions les deux amants, rendons-les heureux, & que les plaisirs célèbrent ce beau jour.

F I N.



